Le retour du gas

I

La mère Clochet a bourré la valise de grossière toile marron de son fils, l'unique de la famille, qui part soldat.

Dans un compartiment elle a soigneusement serré les chaussettes de laine rouge et les chemises à carreaux multicolores, elle n'a pas oublié le tricot de chasse et dans l'autre côté c'est un chaos de victuailles : un saucisson, un poulet tout rôti, une bonne bouteille de vin, du pain de boulanger. Jean est tout [illegible] de quitter sa petite patrie, [illegible], il sera étranger, il ne connaîtra personne, et cette pensée lui serre le cœur. Il se souvient d'un voyage au chef-lieu, quand il était petiot, il a conservé un vague souvenir des heures qu'il a vécues dans le monde agité de la grande ville.

L'instant de la séparation avance. Déjà le soleil tombe dans les nuages rougis de l'horizon, derrière les coteaux.

Jean va faire un tour d'étable avant de quitter la métairie ; il veut caresser les bœufs, leur dire bonjour. Le père suit le gas.

Couchés, les bœufs ruminent, et ont des clignements d'yeux indifférents, ils ne comprennent pas.

—Père, vous me garderez ces veaux, ils sont de belle venue ; quand je reviendrai ils seront gros et forts, ce sera ma paire.

Clochet branla la tête.

—Ne vendez pas les vaches non plus, elles ont bonne qualité et rapportent deux jolis produits l'an.

Seul, "Fringant," le cheval de la borde, hennit. Il reconnait Jean et veut sa caresse. Le gas lui tapote le poitrail.

Mais le soir tombe, il faut s'en aller. Après les adieux tristes, Jean, sa valise à la main, prend la grand'route. Sa mère demeure sur le seuil pour jouir de son gas tant qu'elle peut le voir. Clochet a trop mal au cœur, il est revenu à l'étable et en soignant ses bêtes, il tâche d'oublier. Ils sont vieux, la femme et lui, ils sont seuls maintenant, et cette pensée le déchire, l'anéantit.

Quand Jean arriva à la gare, la nuit était tout à fait venue ; un brin de lune brillait à travers les nuages ; à cette clarté les rails de la voie ferrée scintillaient. Isolé dans cette gare sombre, le cœur du gas se serra davantage. Tous les souvenirs des jeunes années joyeuses et riches d'aventures assaillaient son esprit. Tout le monde devait dormir maintenant ; seule, sa mère pensait sans doute à lui, et pleurait dans un coin de chambre obscur. Pais là-haut, sur une pente verte, sa mie reposait. Ils s'étaient vus avant son départ ; elle avait pleuré, il lui avait promis de l'épouser au retour ; tout à l'heure, quand il passait sur la route, elle avait agité son mouchoir. La reverrait-il ? On lui avait fait de la vie de caserne un amusant tableau, mais lisant le journal il voyait que le sang des soldats n'est pas épargné ; qu'il fallait compter avec les grèves, la guerre ! Sa pensée, déjà bien triste, s'assombrit encore, et comme un voile de deuil enveloppa son âme et le suivit jusqu'à Toulouse.

Comme cette première nuit de caserne fut mauvaise. Les camarades de chambrée se moquèrent de son embarras de "bleu" et le soir, très tard, quand il réussit à s'endormir, il rêva au beau pays isolé dont le ciel bleu d'azur limpide couvre la verte plaine, et il crut voir le soleil du Midi dorer les chasselas qui grimpent à la façade de la maison natale.....

II

Les deux années de service militaire vont finir et Jean est décidé à ne plus rentrer au pays. La vie de la ville paraît si douce, si simple, si facile. Aussi a-t-il écrit à ses chers vieux une lettre qui les a beaucoup peinés ; il leur annonce sa résolution, leur promet une courte visite ; mais le père a répondu et sa réponse est sèche, brutale, décevante :

"Jean,

"Pas besoin de retourner en passant ; tu te trouves bien là-bas, reste et ne reviens plus.

"CLOCHET."

On l'a mis à la porte, lui, l'unique, l'aimé ; celui qu'on a gavé d'argent pour qu'il ne soit pas malheureux au service. Quand il a lu le billet du père, Jean a eu envie de reprendre sa décision, de s'en retourner ! Puis, l'attrait doré de la ville froide et méchante l'a si bien ligoté qu'il demeure.

Il est dans un bureau, enfermé toute la journée, où il gagne un mauvais salaire, de quoi ne pas mourir de faim. Il a le repentir de sa folie. Le soir, quand il rentre dans sa chambre vide et glacée, il est tout triste. Là-bas, à la borde, on se chauffe autour d'un bon feu ; on coupe des bois et les charbons blancs bien secs jettent de vives lueurs dans la petite cuisine noire et enfumée. La lune éclaire la grande plaine blanche de neige ; toute la campagne scintille, éclatante sous la froideur, et le ciel constellé de brillants. Dans la ville, ce sont les courants d'air aux coins des rues, dans les carrefours, dans la campagne calme et solitaire, ce sont les nuits poétiques et sereines.

Tout là-bas, devant la mauvaise lampe à essence fumeuse, toute triste, la mie rêvasse au pauvre Jean ; elle l'attendait impatiente, comme il avait promis, mais il n'est pas revenu ; elle l'espère encore cependant, il y a deux jours, elle lui a écrit. Il fouille dans sa poche, en retire une grande enveloppe jaune, et relit des nouvelles du pays.

"...J'ai aperçu ton père, il a une figure jaune et dépérie, il allait au marché avec la jardinière. Il t'aime encore, la preuve, quand on lui parle de toi, il pleure. Rien n'a changé par ici, si ce n'est que toutes les filles de mon âge se marient ; mais je t'attends parce que je t'aime...."

La tête dans ses mains, Jean réfléchit. Elle l'aime, lui aussi ; mais il n'ose s'en retourner à cause du père.

Il a goûté le poison à lente dose des villes, il ne veut pas en mourir.

Oh ! cette nuit atroce de rêves perdus dans la poussière des anciens souvenirs, elle le torture étrangement ; il lutte, mais la force l'abandonne. Tout, cependant, le rappelle là-bas aux pieds des sentes vertes ; il veut fuir l'atmosphère empestée de la grande ville, ses poumons sont habitués à l'air large et pur, il étouffe !

Le jour gris et terne se lève sur la grande cité. Jean n'a pu dormir ; il a la fièvre, il n'y tient plus, et, comme la chèvre de M. Séguin, il succombe au matin.

Vite, avant le premier rayon de soleil, il emplit sa valise et de nouveau s'en va à la rencontre de son cher pays.

III

Quelques heures plus tard, le cœur angoissé, mais confiant et léger, il suit le long serpent de poussière grise qu'il a parcouru il y a trois ans, la mort dans l'âme. Comment va le recevoir le père ? Voudra-t-il revoir l'enfant prodigue ?

Le vent froid passe au travers des squelettes d'arbres et la route gelée craque parfois sous les pas du voyageur. Maintenant, il suit les rives de la Garonne qui roule un flot sale ; le ciel est chargé de nuages bien blancs qu'argente le soleil caché. Jean reconnait toutes les maisons, il les nomme à son esprit. Là, c'est un bon propriétaire, plus loin, au milieu d'un pré, une pauvre métairie, aux fenêtres garnies de cartons. Les arbres grelottent et les blés, tout petits, laissent pencher leurs têtes maigres et vertes. Les avoines poussent aussi et, sur le versant du coteau, ce sont toutes les gammes du vert tendre au vert sombre, de l'ocre au jaune cisir. Les vignes allongent leurs sarments nus autour des fils de fer. Tout cela a l'air triste, mais Jean, plus heureux, respire à son aise. Entre deux nuages, le soleil passe ses rayons dorés ; le ciel fait aussi fête à son retour.

Il traverse le canton ; les regards sont curieux, même ironiques. Il comprend, et, quand de nouveau il a retrouvé la grande plaine calme et solitaire, il ouvre sa valise, en retire le vieux béret de laine bleu et, rejetant son chapeau, il redevient Jean, le fils à Clochet, le travailleur de terre.

Tout au loin, il commence d'apercevoir la borde paternelle ; son toit rouge et neuf se dresse pimpant sous le vaste ciel. Un bruit traverse la campagne silencieuse et un doux son argentin vient rappeler à Jean sa petite église toute peinte, avec des autels de marbre blanc et un clocher pointu et fin. Sous le porche, à la sortie de la messe, il reviendra causer avec sa mie ; il va la revoir. Comme elle sera surprise et contente de son retour. Tout d'un coup, il s'arrête ; le petit chemin boueux qui mène à la borde est devant lui. Le cœur lui bat bien fort et il lui faut tout son courage pour arriver.

Doucement, il frappe à la porte, comme un étranger. La vieille Clochet vient lui ouvrir, elle l'embrasse toute étonnée, essuie du coin de son tablier une larme furtive de joie, puis, triste, elle lui fait comprendre qu'elle n'est rien, qu'il faut voir le père, et le bras tendu, elle lui montre deux bœufs qui, très lentement, tirent la charrue.

Alors, à travers champ, il va vers le laboureur. Le vieux Clochet a vu venir son unique, mais il ne jette pas un regard de son côté ; penché sur le soc, il s'occupe de sa terre. Alors, Jean, tout lentement ôte son veston, le pose sur le sol et, prenant des mains du père l'aiguillon, il achève le sillon.

Le père et le fils n'ont pas échangé un mot et tandis que Jean commence un troisième sillon, Clochet prend la veste du gas, et d'un ton grave, mais émotionné, s'adressant à Jean :

—Je vais pendre ça à ta chambre, si tu as faim, va manger ; la mère te fera cuire des œufs.

Jean respire, un sourire de joie éclaire son visage ; le bon Clochet ne l'a pas mis à la porte ; maintenant il pourra vivre dans la paix du cœur et de l'âme.

LÉOPOLD GROS

Entre Ennemis.

Au bourg de Saint-Julien, en Bourgogne, le docteur Courtois, le "médecin des pauvres gens", comme tout le monde l'appelle, pour affirmer ainsi, par ce titre populaire, sa générosité et son inlassable dévouement, ne comptait qu'un ennemi, mais celui-là, à lui seul, en valait bien une douzaine.

Cette haine datait de l'époque déjà lointaine où Delphin Simion, braconnier aussi passionné qu'habile, était parvenu, à l'aide d'engins prohibés, à détruire presque tout le gibier des Bois-Clairs, dont le docteur Courtois avait acquis le droit de chasse, seule distraction qu'il se permettait dans l'année.

Sur sa plainte et après maints avertissements, Delphin Simion avait été condamné une première fois à l'amende, puis, après récidive, à la prison, d'où il était revenu, corrigé peut-être de sa passion, mais, en tout cas, bien résolu à se venger.

Cette menace n'était rien moins que rassurante, car Delphin Simion, qui approchait cependant de la soixantaine, avait dans la région une réputation de force herculéenne et de redoutable brutalité ; mais le docteur Courtois, homme doux et pacifique, aux yeux clairs abrités derrière des lunettes à tiges d'or et portant, à l'ancienne mode, les longs cheveux bouclés du savant, possédait un caractère trop ferme et une âme trop haute pour se laisser intimider par la pensée d'un danger quelconque.

Et pourtant, chaque fois qu'il passait sur la route de Verlin devant la métairie que Delphin Simion exploitait, celui-ci, au bruit de l'unique grelot qui tintait au cou du petit cheval breton, que tous les gens connaissaient, s'avançait sur le pas de la porte et, les yeux brûlants de rage, tendait un poing terriblement lourd vers le médecin, qui se contentait de hausser les épaules.

Les proches de l'ancien braconnier partageaient ses sentiments violents, tous, depuis la mère Simion, qu'on nommait la Delphine, son fils Germain, sa bru, jusqu'à son petit-fils Jacques, un bonhomme de quatre ans qui savait malignement jeter des pierres dans les jambes du cheval.

De pénibles épreuves, qui accablèrent coup sur coup la maisonnée, vinrent donner à cette haine une recrudescence d'âpreté et une exaspération qui devaient nécessairement amener une explosion.

Le fils de Simion reçut, un jour, d'un nomade, dans une rixe de cabaret, un coup de couteau qui lui perfora le poumon. Emporté sans connaissance chez le docteur Courtois, il expira au moment où celui-ci, après un premier pansement, le reconduisait au domicile paternel, et il fallut l'intervention des porteurs pour empêcher Delphin Simion d'étrangler le médecin.

Quelques jours après, la jeune femme du malheureux Germain, folle de douleur, était enlevée en quelques heures par une congestion cérébrale ; elle mourut la menace aux lèvres, accusant le docteur Courtois d'être le mystérieux et fatal auteur des malheurs qui étaient entrés dans la maison.

Le lendemain de l'enterrement de sa bru, Delphin Simion, posté, à la nuit tombante, dans un taillis des Bois-Clairs, en bordure de la route, attendait, le fusil à la main, le passage du docteur qu'il savait parti, depuis une heure, chez une malade, au village de Saint-Loup-d'Ordon.

Il était là, sûr de tuer, convaincu que la disparition de cet homme qu'il maudissait était seule capable de lui rendre la paix, la tranquillité, le repos.

Les conséquences de son acte ne l'effrayaient pas. Cela avait été concerté entre lui et sa femme ; il irait, bien sûr, en prison ; peut-être même subirait-il l'ignominie de l'échafaud, mais la Delphine élèverait le dernier survivant de leur race, Jacques, car c'était pour sauver celui-là, cet enfant, auquel s'était profondément attaché le cœur des deux vieux, qu'il avait décidé de tuer l'être qui représentait dans son imagination le malheur, le désastre, la mort !

Tout le mal qui était venu, était venu de là !..... Après le père et la mère ce serait le tour du petit, certainement.... comme si, par un envoûtement, dont Delphin Simion devait avoir lu quelque description dans un de ces vieux almanachs qui traînent encore sur les tables dans les chaumières, le médecin cherchait à supprimer tous ceux que Delphin aimait, à le torturer dans ce qui le tenait le plus au cœur.

Le roulement de la voiture, puis le tintement connu des grelots, apportés par la brise nocturne, éveillèrent Delphin Simion de ses sombres pensées....

L'heure était venue d'agir maintenant. La lune, levée depuis deux heures, éclairait, entre les arbres, le tournant de route où le drame allait se dérouler.

Delphin était sorti du fourré et s'était accroupi dans le fossé .... La voiture approchait et déjà il entendait la voix du docteur excitant son cheval qui dévalait la côte.

Soudain, une ombre bondit au milieu de la route : Delphin Simion s'était précipité aux naseaux du cheval et l'arrêtait de sa main puissante.... Puis, reculant d'un pas, il ajustait le docteur Courtois qui, surpris, s'était à demi dressé et le coup de fusil, illuminant l'ombre prochaine des arbres, retentissait d'écho en écho jusqu'aux combes de Valdempierre.

Un brusque écart du cheval sauva le médecin, qui entendit le sifflement de la balle. D'un coup de fouet, il fit cabrer l'animal au moment où Delphin Simion allait lâcher son second coup et l'un des brancards de la voiture heurta en plein la poitrine du colosse, qui s'écroula en poussant un cri rauque.

Le docteur, rangeant son cabriolet sur l'accotement de la route, revint près de son assaillant et, tirant avec peine le corps sur l'herbe du fossé, il ramassa le fusil qu'il cacha dans la capote de sa voiture et revint en hâte à Saint-Julien.

Quelques instants après, aidé de son domestique, il ramenait à la ferme, comme il l'avait déjà fait pour Germain Simion, le misérable qui avait voulu le tuer et dont il était décidé à taire le crime.

Farouche, la Delphine le laissa déshabiller son mari.... Il ausculta la poitrine, constata que l'état de son terrible ennemi, qui commençait à reprendre ses sens, n'était pas grave, et se retira en disant à mi-voix à la vieille Simion :

—Votre homme a essayé de me tuer.... Pour cette fois, je ne tairai.... Mais dites-lui bien qu'il se tienne tranquille, car j'en sais assez long pour l'envoyer aux assises.

La femme ne répondit pas, et le docteur Courtois, quittant le logis, n'aperçut pas le regard horrible que lui jeta Delphin Simion.

Pendant plus d'un mois, Delphin fut incapable de travailler... Une courbature brisait son corps et le retenait immobile dans son lit, mais sa haine n'avait pas désarmé et il passait son temps à ruminer des projets de vengeance et de meurtre....

Or, un matin, comme il avait pu se lever et s'était traîné jusqu'à la fenêtre, la Delphine entrant brusquement lui dit, la voix toute changée :

—Viens donc voir Jacques....

Je ne sais pas ce qu'il a !....

Une angoisse au cœur, il s'était redressé, ne sentait plus ses douleurs, et, courbé maintenant sur le petit lit, il contemplait l'enfant qui, les yeux fixes, pleins d'effroi, les doigts crispés à la gorge, haletait, un peu d'écume aux lèvres....

—Jacques !.. mon Jacquot !.. fit le vieil homme dont les jambes tremblaient.... Qu'est-ce que tu as ?.....

Mais le petit ne répondit que par un gémissement.... Puis une toux étrange, ce bruit atroce qui terrifie les mères et semble un cri d'agonie, tant il est douloureux, impuissant et pareil à un appel désespéré, secoua le corps de l'enfant dont le regard parut se voiler.

—Le croup !....murmura Delphin Simion....

Et, des larmes plein ses yeux ordinairement secs et durs, il joignit ses doigts noueux dans un geste d'affolement.

—Oui !.... le croup !.... reprit la Delphine en écho.... Et il est peut-être trop tard !..... ajouta-t-elle avec un sanglot.

—Tais-toi, femme !.... Attelle la jument et cours chercher le docteur Bardant, de Joigny, ou un autre....

—Dix kilomètres !..... murmura-t-elle.... Vingt pour aller et revenir.... A l'heure où j'arriverai tous seront partis voir leurs malades.... Ce sera trop tard si j'attends.... Et si je reviens sans médecin ?....

Ils se turent, détournant leurs yeux comme pour échapper à une pensée que chacun venait de rencontrer dans les regards de l'autre, et que la Delphine, au bout d'un moment de réflexion, osa exprimer ainsi :

—Il n'y a que.... "lui", qui, à cette heure, pourrait venir !....

Et décidée, d'un coup, elle gagna la porte.

—N'y va pas !.... Je te le défends !.... gronda Delphin. Et puis, il ne viendrait pas !

Un râle plaintif, venu du petit lit, éteignit la fureur que déchaînait en lui l'image odieuse du docteur Courtois.

Déjà la Delphine était partie et Delphin Simion écroulé sur une chaise, tout son corps penché vers l'enfant qui gémissait, demeura immobile, passant tour à tour de la confiance au désespoir, de l'attendrissement à la fureur.

Un moment, il se leva, écartant ses bras découragés, et murmura :

—Jamais cet homme ne voudra entrer ici pour guérir !.... Il sera trop content de laisser mourir notre petit !.....

Mais il aperçut soudain à la porte de la cour le docteur Courtois qui, nu-tête et achevant d'ajuster sa longue redingote, se hâtait, courant et bousculant les poules et les canards effarés....

Delphin Simion, à cette apparition, bouleversé de pensées contradictoires, se précipita dans la pièce voisine, pendant que son ennemi entrait dans la chambre de Jacques, et enfouit sa tête dans les couvertures d'un lit.

Il demeura là quelques instants, puis, rongé d'inquiétude, il se redressa, s'avança, en chancelant, jusqu'à la porte et, le silence l'effrayant, il regarda.

A ce moment le docteur Courtois, la tête tout près de celle de l'enfant, procédait à cette terrible opération qui consiste à aspirer les membranes empoisonnées qui étouffent le diphtérique, remède héroïque et suprême des cas désespérés, qui tue souvent le médecin en sauvant le malade !

Les yeux troubles, mais une grande lumière éclairant son âme, Delphin Simion contempla cette scène, puis une joie infinie qui fit fondre comme un débris de glace dans une fournaise sa formidable haine, l'envahit tout entier quand il entendit cet homme, qu'il avait juré de tuer, dire en montrant Jacques, la chair de sa chair, son petit, qui déjà respirait mieux :

—Allons, la Delphine...., du courage ! nous le sauverons maintenant !....

D'un bond, Delphin était dans la chambre et, prosterné devant le docteur Courtois comme devant un Dieu, ses yeux farouches inondés de larmes, il étreignit avec frénésie les mains de l'excellent homme, qui souriait doucement.

Le petit Jacques fut sauvé, et le docteur atteint lui-même et longtemps en danger finit par guérir.... Mais, pendant tout le temps que dura sa maladie, un vieil homme demeura accroupi devant sa porte, insensible au vent, au froid, à la pluie, interrogeant anxieusement les visiteurs et les médecins et toujours prêt à courir où l'on voulait l'envoyer pour le service du malade ; et maintenant que celui-ci est guéri, Delphin Simion n'a plus qu'une pensée, un désir, un projet tenace et qu'il trouvera bien quelque jour le moyen de mettre à exécution : donner sa vie pour celle du docteur Courtois.

LES ARBRES

Elevant vers le ciel bleuté de l'été, leurs cimes ornées de feuilles, les arbres emplissent les forêts, se pressent le long des routes, bordent les parcs et les jardins, et ce sont comme des personnages immobiles, silencieux, qui vivraient une vie muette et pourtant intense.

Les arbres....! Ils se dressent majestueux et fiers, tel un défi, telle une bravade, et, au-dessus d'eux les nuages passent, les nuages courent, tantôt menaçants et sombres, tantôt légers, transparents, à la façon de voiles qui se dérouleraient, s'enchevêtreraient en jouant dans un caprice coquet de grâce mouvante.

Les arbres !....Combien nombreux, mais combien différents, dissemblables entre eux ! Il y a des arbres qui, impérieusement, réclament le respect, parce qu'ils expriment la force et la puissance, les grands arbres géants, auprès desquels, par contraste, on se sent inquiètement chétifs et faibles.

Il y a des arbres impressionnants, dont la vue rend pensif, les vieux arbres centenaires, lourds de souvenirs, les vieux arbres solennels, mélancoliques, qui ont vu défiler des générations, et demeurent immuables et tranquilles — sceptiques peut-être.

Il y a les arbres tragiques, les arbres de tourmente, aux rameaux bizarrement tordus, en un spasme de souffrance.

Il y a les arbres orgueilleux s'élançant droit, d'un unique jet victorieux, dédaigneux.

Il y a les arbres timides, mystérieux, quelque peu détournés de leurs frères, sans doute en un désir d'écart, d'isolement, afin de mieux dissimuler leur secret.

Il y a les arbres sévères, dont la présence seule semble un blâme ou une réprobation.

Il y a les arbres douloureux, qui, lorsque la bise glacée d'hiver les aura dépouillés de leur parure verte, étaleront désolés, leur nudité rigide de squelette.

Il y a les arbres puériles, insouciants ; et puis les arbres frappés à mort, foudroyés, couchés de toute leur grandeur, ainsi que des créatures ; les arbres dont les entailles saignent, sont des blessures vraies. Et puis aussi les arbres grêles, maladifs ; les petits arbustes frêles et touchants. Les arbres jeunes, qui s'érigent drôles, inattendus, naïfs, à côté de leurs aînés. Les arbres dont les branches se cherchent, se rejoignent comme des mains qui s'uniraient, ayant un air de protéger ou.... d'absoudre, et au travers desquels la pluie s'arrête au passage, et la lumière filtre à peine, tamisée et discrète, tandis que de temps en temps, saisissante, presque humaine, des arbres passionnément rapprochés, disent l'élan impulsif des êtres, clament le triomphe éternel de l'amour qui, irrésistiblement les a inclinés ainsi les uns vers les autres, les laissant à jamais enlacés en une étreinte suprême.....

LE Maître-baigneur

Entre les flots jaunis des vignes montant vers un horizon des collines, et les flots d'azur argenté de la Méditerranée, Beaulieu est un gros bourg viticole du Gard-et-Gardon. Il possède même une plage de sable et une rivière. Mais si les habitants faisaient usage de la rivière pour y laver leur linge et s'y baigner, aucun d'eux ne daignait se plonger dans la mer. Ils étaient des vigneronn et non de pauvres pêcheurs, que diable ! Et pour donner quelque animation à la plage de Beaulieu, il ne fallut rien moins que le retour de Lagassat, au pays. Tout de même, ce Lagassat, il était parti comme Figaro, avec sa trousse de garçon-coiffeur pour toute fortune et il revenait avec un trésor. Comme tous les enrichis qui retournent au village natal, il n'eut rien de plus pressé que de faire bâtir, et il construisit une villa sur la plage. Des amis, du Nord, qui le vinrent voir, l'été, comme les terrains étaient pour rien, en achetèrent, et maintenant les baigneurs s'annonçaient plus nombreux. Un petit hôtel avait poussé à l'embouchure de la rivière. Les commerçants de Beaulieu se félicitaient de l'initiative de Lagassat. La terre se vendait bien. Les étrangers buvaient toute la piquette qu'on n'écoulait pas aux négociants. Enfin, cette prospérité ne coûtait pas un sou à la commune. Le conseil municipal se réjouissait, la venue de personnages importants à la plage de Beaulieu ne leur assurerait-elle pas quelque jour honneurs et décorations ? Cette année 1911, on avait encore édifié trois nouvelles villas et un entrepreneur offrait, contre privilège, de construire un casino !

Cette joie fut troublée par l'arrivée d'une lettre du préfet. Ce haut fonctionnaire, faisant état de certaines réclamations et d'un avis du comité d'hygiène départemental, ordonnait à la municipalité d'avoir à ses gages, du 1er juillet au 1er octobre, un "maître-baigneur" et d'entretenir une barque de sauvetage munie d'une gaffe et lestée d'une boîte-pharmacie conforme aux règlements. Pour la première fois, les conseillers municipaux furent unanimes. Ils jugeaient cet ordre vexatoire et inutile. Un "maître-baigneur", pourquoi faire ?.... Je me le demande. Pour empêcher les gens de se noyer ! Mais les indigènes ne se baignaient jamais dans la mer. Quant aux "Parisiens", comme on appelait les étrangers à la localité, s'ils voulaient un baigneur, ils n'avaient qu'à le payer, est-ce que cela regardait la municipalité ? Voyons, il faut être juste ! Un baigneur, une barque, une pharmacie, "boudioù !".. Pourquoi pas un vaisseau de guerre et un filet et un hôpital ! Pas moins, ce préfet ne doutait de rien ! Une barque en bois.... Perdre du bois pour une barque, quand on en manquait pour la futaille, une année où il y aura tant de vin !.....

On cria très fort et on obéit ! Il fallait trouver le maître-baigneur et la municipalité proposa soixante francs pour trois mois. Vous pensez bien qu'à la veille des vendanges, dans un temps où les hommes gagnent cinq et les femmes trois francs par jour, il faudrait être le dernier des "feignants" pour accepter ce métier. Tous les hommes valides du bourg refusèrent, avec indignation, et le salaire et l'emploi. Il ne restait plus que Trépilles. On le prit, car il fallait prendre quelqu'un, et d'ailleurs c'était un bon électeur avec de bons principes.

***

Trépilles n'avait qu'un œil, il boitait. Il buvait sec, ne faisait rien de ses dix doigts que manier les cartes. Il renifflait le vin nouveau et la maison où l'on offrait à boire, d'une lieue. Bigiant, clopinant, chantant, battant le pavé d'une trique solide, de l'aube à minuit, on le rencontrait dans les rues de Beaulieu, évoluant d'un cabaret à l'autre. Ses ressources n'étaient pas mystérieuses. Il vivait d'emprunts, de la fabrication des allumettes de contrebande et de la contrebande de l'alcool, et aussi un peu du jeu. Au demeurant, le meilleur fils du monde, assez serviable quand il n'avait pas bu, pas médisant et courageux quand il ne fallait pas risquer sa peau. En outre, il ne savait pas nager. Le conseil municipal n'y regardait pas de si près. Lui non plus. On lui avait dit pour le décider :

—C'est pour la montre, pour la forme ; on te fera un beau costume, une casquette, une chemise rouge, deux paires d'espadrilles et un pantalon neuf.

—J'accepte, répliqua Trépilles, mais c'est par dévoûment pour le pays. Et encore vous me paierez dix francs par mois pour mon neveu le petit Pigasson, qui, tous les matins, tendra la corde et amarrera la barque, avant d'aller à la vigne.

***

Pigasson avait quatorze ans et il nageait comme un poisson. Lorsque quelques étrangers avaient la bizarre idée de vouloir apprendre la natation à leur enfant, Pigasson donnait la leçon. Tout allait donc le mieux du monde, à l'entière satisfaction de Trépilles à qui l'on offrait de nombreux apéritifs et qui plastronnait à la porte de tous les cafés, avec sa chemise rouge et sa grosse pipe. Il avait pris un aspect de loup de mer qui rassurait les plus timides baigneurs. Il parlait volontiers de ses croisières à bord de navires dont il avait lu les noms dans des livraisons dépareillées de feuilletons maritimes.

De plus en plus, à chaque crépuscule, assis devant une absinthe couleur de mer, Trépilles s'applaudissait d'avoir accepté sa nouvelle situation. Il en venait à regretter que la saison ne durât que trois mois ! Regrets que la fortune trouva déplacés et elle le fit bien voir.

Un après-midi, comme Trépilles, après s'être promené le long de la plage, et avoir ainsi donné du cœur à tous les baigneurs, venait de s'asseoir au "Bar de l'Espérance," il vit arriver un gros monsieur épouvanté, affolé, hurlant :

—Le maître-baigneur ! le maître baigneur !.. Au secours ! .... au secours !.... Où est-il ?

—Voilà, voilà, affirma, placide, Trépilles qui soupçonna un malheur !.....

—Venez vite, vite, ma femme se noie !.....

—Et vous venez m'appeler, vous son mari, au lieu de courir à son secours !.... remarqua l'autre.

—Oui ! ma femme pèse cent vingt kilos !

Une femme ne pèse jamais trop pour un homme de cœur !

—Mais je ne sais pas nager !..

—Moi non plus, murmura tout bas Trépilles.....

Heureusement que dans son angoisse le gros monsieur ne l'entendit pas. Il répétait....

—Sauvez ma femme, sauvez ma femme ! Elle est riche, moi aussi.... Dix mille francs si vous la sauvez....

D'autres étrangers accouraient et s'indignaient déjà de l'absence de Trépilles. Il n'y avait plus à hésiter et, d'ailleurs, Trépilles était courageux.

Mieux valait se noyer et sauver le renom de Beaulieu et de son Maître Baigneur.

Il se précipita. L'eau était froide. A vingt-cinq mètres du bord, on apercevait de grands remous produits par la grosse dame qui se débattait furieusement. Et il se produisit ce fait extraordinaire que la claudication de Trépilles le servit miraculeusement et que les bonds qu'il faisait à cause d'elle les maintinrent au-dessus de l'eau et lui permirent d'approcher de la noyée. Elle était toute proche du canot. Il la poussa vivement contre l'embarcation. Dans un de ses mouvements, elle toucha le bordage et s'y cramponna. Le canot chavira, mais elle fut calée par lui, soutenue au-dessus des flots et reprit connaissance. Trépilles, assis sur la quille renversée, envoya des signes vers la plage et cria qu'"elle" était sauvée. M. Lagassat, qu'on était allé prévenir, arriva à la rescousse avec son canot automobile.

Trépilles fut porté en triomphe. Le maire demanda pour lui la médaille de sauvetage. Le mari de la dame repêchée lui offrit une rente viagère de six cents francs qui permit au héros de démissionner et de ne plus risquer une vie précieuse dans une mer sournoise.

—D'ailleurs, j'ai assez souffert, disait Trépilles, j'ai assez souffert pour le pays. J'ai bu au moins un litre d'eau pour sauver cette dame, et ça ne m'était jamais arrivé jusqu'à quarante-sept ans...

Précocité.

Voici de la précocité ! La fille de l'acteur anglais Maude vient de publier un recueil de récits : "Derrière les Ténèbres de la Nuit", dont on parle beaucoup à Londres.

Miss Joan Maude est âgée de cinq ans ; elle ne sait ni lire, ni écrire ; c'est sous sa dictée que ses parents ont écrit les récits du jeune écrivain.

Espérons qu'il y a un peu de mise en scène autour de l'effroyable précocité de cette fille d'acteur.